

COMPTE RENDU DU COLLOQUE INTERNATIONAL

FEMMES ET JEUNES EN IRAN : ACTEURS SOCIAUX ET POLITIQUES

Les sociologues **Azadeh Kian-Thiébaud** et **Marie Ladier-Fouladi** ont organisé un colloque (24, 25 novembre) auquel ont participé des chercheurs en sciences sociales, français et iraniens.

Au cours de ces deux journées, ces chercheurs ont présenté leurs recherches en cours, leurs méthodes de travail, leurs résultats.

Voici quelques notes prises lors de certaines interventions (je n'ai malheureusement pas pu noter les données statistiques).

1. Les femmes iraniennes : nouvelles actrices sociales et politiques (A. Kian-Thiébaud)

Une enquête quantitative menée auprès de 31000 personnes, et une enquête qualitative menée auprès d'un échantillon réduit ont permis de mettre en évidence des transformations sociodémographiques de la société iranienne depuis 1979. La principale transformation est celle du statut des femmes tel que se le représentent les individus. Malgré l'application de la chari'a, on observe dans l'Iran post-révolutionnaire, une augmentation du niveau d'instruction des femmes, une présence féminine croissante au sein des universités et du marché du travail (notamment dans l'économie informelle, ce qui explique que les femmes ne soient pas toujours correctement représentées dans les statistiques). La principale conséquence de ces transformations (qui restent néanmoins contrastées selon les milieux sociaux et les régions, quoique ces disparités tendent à diminuer) est que les femmes se définissent de moins en moins comme « femme de », « fille de » et de plus en plus comme des individus autonomes (ou plus exactement susceptibles de l'être). Les entretiens ont également permis de montrer que l'affaiblissement de l'ordre patriarcal au sein des familles était dû (ou avait pour conséquence ?) une transformation de la place et du rôle de la femme-mère. Les mères tendent à être de plus en plus autonomes et on a pu noter des rapports différents vis-à-vis des enfants : par rapport aux hommes-pères, elles ont tendance à favoriser le dialogue au sein de la famille et donc à promouvoir une certaine démocratisation des rapports familiaux.

Kian-Thiébaud a bien sûr présenté des données statistiques qui ont permis de soutenir et de nuancer son argumentation.

2. Lecture géographique des changements sociaux et culturels (B. Hourcade)

Parmi les multiples transformations qu'a connu l'Iran depuis une trentaine d'années, figure la modification du statut de Téhéran. Aujourd'hui, Téhéran n'est plus (ou tend à ne plus être) une ville à part, non représentative de l'Iran, et cela est vrai tant sur le plan socio-économique, démographique, culturel, qu'ethnique. Téhéran est devenu le miroir de l'Iran par sa diversité ethnique (le recensement de 1986 qui ose poser la question des appartenances ethniques, permet de le mesurer). Les migrations massives, l'élévation du niveau d'instruction dans tout le pays (quoiqu'à des rythmes différents) expliquent que l'écart des modes de vie entre capitale/province se réduise.

En 2002, 90% de la population parle le persan mais dans le même temps le bilinguisme se développe ce qui est facteur de progrès social (Hourcade va jusqu'à se demander sur le ton de la plaisanterie si le fait de n'être « que » persanophone ne représente pas un handicap).

Le fait ethnique n'est plus une question géographique mais individuelle. Être azéri ne signifie plus (strictement) être originaire de Tabriz ou d'Ardébil et y vivre ; on ne l'est pas moins à Téhéran. Mais ce sur quoi insiste beaucoup Hourcade, c'est sur le fait qu'aujourd'hui, l'alphabétisation, le niveau d'instruction sont devenus des critères bien plus pertinents pour expliquer un phénomène comme la fécondité, l'appartenance ethnique. Les

statistiques montrent que pour un même niveau d'instruction, une femme baloutche et une femme perse ont à peu près le même nombre d'enfants. Une femme baloutche instruite en a moins qu'une femme analphabète perse. Par conséquent les raisonnements du type « les femmes perses ont des stratégies matrimoniales, des taux de fécondités plus « modernes » que les femmes baloutches » n'ont plus de sens. Certes, les Baloutches ont encore des taux de fécondité plus élevés que la moyenne nationale mais l'écart tend à se réduire et ne s'explique plus par le fait d'être baloutche (présupposé culturel) mais par un niveau d'instruction plus faible.

3. Les loisirs dans la seconde génération postrévolutionnaire en Iran (F. Khosrokhavar)

M. Khosrokhavar a mené un enquête qualitative au près des jeunes dans les villes de Téhéran, Qom (choisie pour la religiosité de ses habitants) et Qazvin (choisie pour la forte diversité ethnique qui caractérise sa population). Il s'est posé la question des loisirs car la pratique c'est peut-être ce qui permet de distinguer cette génération de la génération précédente.

L'espace révolutionnaire est caractérisé par un interdit implicite sur les loisirs. Officiellement, les seules fêtes autorisées sont religieuses et elles sont dominées par le deuil. La fête est censée exprimer l'occidentalisation de la société. Tout ce qui est festif est donc limité à la sphère privée. D'où la forte dualité espace public/ espace privé. Mais la nouvelle génération refuse de se culpabiliser pour les fêtes. C'est un sentiment qui est très fortement ancré dans la nouvelle subjectivité. C'est ce qui explique l'émergence de lieux liés aux fêtes comme les montagnes et les parcs. Khosrokhavar parle d'une nouvelle symbolique des montagnes. Elle perd sa dimension strictement sportive. Le fait d'aller à la montagne est devenu l'expression privilégiée du désir de loisirs. Il en va de même pour les parcs qui se multiplient (sauf à Qom où les autorités ont interdits à l'ouverture de nouveaux parcs). Le parc a été approprié par les jeunes. Le fait que les parcs restent ouverts très tard le soir (ou qu'ils ne ferment pas, dans certains cas) favorise cette appropriation. Au crépuscule, on peut voir déambuler filles et garçons, souvent très proches...Khosrokhavar parle de « loisirs négociés » : pratiquer ces types de loisirs dépend de ceux qui surveillent, du culot des personnes concernées.

Comme il y a des espaces particuliers de loisirs, il y a également de moments particuliers de loisirs : lendemains de victoire de l'équipe nationale de football, deuils pour l'imam Hossein (place Mohseini à Téhéran)... les désirs de loisir des jeunes a pour conséquence une profanation des moments religieux et même des lieux religieux (Djamkaran à Qom est devenu un lieu de rencontre !). Mais cette dimension transgressive des nouveaux comportements est plus joviale que politique.

Khosrokhavar établit une typologie des rapports aux loisirs liés à différents types d'individualités :

- loisirs liés au débridement de la sexualité : on observe chez certains garçons un certain cynisme, accompagné d'une sur-affirmation de la masculinité, à l'affirmation d'un Soi égoïste. Chez certains d'entre eux, le fait d'avoir plusieurs copines est valorisé. Ce type de comportements rend difficile les rapports équitables avec le sexe opposé.
- loisirs liés aux rapports de classe : on observe une très grande frustration des milieux populaires qui n'ont pas accès aux loisirs. Ce Soi populaire se définit de plus en plus face à ce monde des loisirs, de moins en moins face à celui de la tradition. Lors des entretiens menés auprès de jeunes ouvriers, Khosrokhavar a pu voir se répéter plusieurs fois les questions du type « Pourquoi ne puis-je pas aller au nord de l'Iran, comme les autres ? ».
- loisirs virtuels : weblogs, chat prennent des connotations de plus en plus sexuelles. Les entretiens menés avec les jeunes filles ayant accès à ce type de loisirs ont montré qu'elles avaient rarement un rapport transparent à Soi. Ces jeunes filles éprouvent un sentiment de déchirement. Elles ne savent pas si elles se sont « bien » comportées. Leurs désirs sont liés à un sentiment de culpabilité.

Enfin, il faut rappeler, quand on parle des « loisirs » des jeunes iraniens que la toxicomanie connaît un taux anormalement élevé.

4. Les jeunes et la religiosité en Iran (A. Nikpey)

Les normes traditionnelles perdent de plus en plus leur fonctionnalité ce qui va de pair avec l'introduction de certaines valeurs modernes. Pour A. Nikpey, l'Iran est déjà engagé dans un processus de sécularisation de la société, et même de la religion.

Il précise que l'anti-religiosité et l'a-religiosité sont très minoritaires. A. Nikpey a mené 200 entretiens à partir desquels il a établi une typologie des religiosités. Il n'a pas eu le temps de tout expliciter. Sa typologie peut donc sembler un peu trop abstraite.

- a. **religiosité populaire ou coutumière** : croyance aux dogmes religieux mais pas forcément de pratique.
- b. **religiosité théologique** : religion traditionnelle, cléricalisée, mais pas toujours politisé contrairement à ce qu'on pourrait croire.
- c. **religiosité moderne** :
 - religiosité composite, syncrétisme traditionnel. Islam pseudo mystique, référence à l'imam Ali, à Rumi, aux religions indiennes, à la psychologie. Exemple : le « transcendantal meditation » aussi appelé « TM ». Cette forme de religiosité est surtout visible au sein des couches fortunées et instruites.
 - religiosité moderne séculière. Pour une séparation de la mosquée et de l'Etat. C'est une religiosité influencée par les intellectuels : tendance maximaliste qui fait une synthèse de l'iranité, l'islamité et d'un socialisme tiers-mondisé et tendance minimaliste qui fait une synthèse de l'iranité, l'islamité et du libéralisme (Soroush).
- d. **religiosité laïque** : la religion est une affaire privée.

Quelle que soit l'identité religieuse des jeunes iraniens (et elle n'est jamais aussi claire que le laisse penser cette typologie), la plupart des jeunes sont violemment anticléricaux. Et les plus farouches sont les religieux de Qom, fortement influencés par Shariati et Soroush. La jeunesse ne croit plus en l'équation religieux = cléricale.

5. Comprendre la féminisation du système éducatif iranien (S. Paivandi)

L'Iran est la terre des paradoxes. En témoigne ce double phénomène d'islamisation et de féminisation. L'islamisation s'est fait en plusieurs étapes : réformes de 79-82, de 80-83 (la révolution culturelle à proprement parler) et surtout la loi de 87 qui précise le contenu de l'éducation et qui illustre le processus de délaïcisation. Paivandi précise que les manuels scolaires iraniens font partie des manuels les plus sexistes du monde.

Mais dans le même temps, le système éducatif s'est féminisé. Qu'on le veuille ou non, le phénomène « tchador-passeport » a joué : l'islamisation a « permis » la féminisation du système par les filles issues des milieux traditionnelles. Mais ce qui doit vraiment attirer notre attention, c'est que cette féminisation (dans un premier temps conservatrice) a contribué à mettre en branle l'ordre patriarcal. Evidemment, les femmes ne sont pas équitablement représentées sur le marché du travail, mais elles investissent de plus en plus les filières qui sont traditionnellement dites masculines. Paivandi montre ainsi que les filières équivalentes aux écoles d'ingénieurs, sont plus féminisées qu'en France ! En France, les jeunes issus des quartiers dits « difficiles », en refusant les valeurs de l'école, échouent. En Iran, les filles en refusant les valeurs d'un système éducatif islamisé, réussissent. Elles réussissent au sens où elles font échouer la finalité de l'école qui est de reproduire un ordre social patriarcal. Elles en utilisent les règles et les contournent. Elles apprennent à l'école qu'une femme est « femme de », « fille de », « mère », mais leur présence croissante dans l'enseignement supérieur en font des femmes-individus à part entière.

6. Conclusion

Le colloque s'est achevé sur un débat plutôt animé. M. Hourcade a présenté ses propres conclusions :

- les catégories ethniques, capitale/ province, sont de moins en moins pertinentes pour comprendre l'Iran d'aujourd'hui,
- l'Iran a dépassé la question de la modernité en 1906. Elle est peut-être entrée dans l'ère de la post-modernité. L'opposition tradition / modernité n'est peut-être plus pertinente... Le débat reste ouvert,
- il y a une certaine autonomie du social par rapport au politique en Iran

Une personne du public a pris la parole pour dire que les chercheurs français avaient tendance à dépolitiser la question de la révolution de 1979, alors que pour les chercheurs iraniens, se posait toujours une question, en arrière-plan de leurs recherches : « Que s'est-il passé en 1979 ? », « Que nous est-il arrivé ? ».

La question posée au cours de ce colloque, et à laquelle aucune réponse générale n'a été donnée (parce que c'est impossible) est celle de savoir si la Révolution de 1979 a véritablement établi une rupture (non pas dans la vie et la mémoire de toute une génération) dans les transformations sociodémographiques et culturelles de l'Iran.

Liste complète des intervenants :

Bernard Hourcade, directeur du « Monde iranien »

Khalil Saedi, directeur adjoint du bureau des enquêtes du Centre de statistiques d'Iran

Djamshid Behnam, ancien professeur à l'Université de Téhéran

Soghra Hadji-Seyed Djavadi, Centre de statistiques d'Iran

Azadeh Kian-Thiébaud, Université de Paris VIII et « Monde iranien »

Marie Ladier-Fouladi, CNRS « Monde iranien »

Shahla Kazemipour, Université de Téhéran

Nasrin Eftekhari, Centre de statistiques d'Iran

Elaheh Rostami-Povey, School of Oriental and African Studies, University of London

Farhad Khosrokhavar, EHESS, Paris

Amir Nikpey, Université Shahid Beheshti, Téhéran

Morteza Monadi, Université al-Zahra, Téhéran

Saeed Paivandi, Université Paris VIII